Le Figaro - 10 juillet 2005

Philippe Caubère, le triomphe d'un solitaire

Marion Thébaud

Il aime donner ses rendez-vous dans un petit café aux portes de Paris, à deux pas de cette Cartoucherie de Vincennes où il découvrit celle qui allait bouleverser sa vie de comédien, Ariane Mnouchkine, avec laquelle il n'en a toujours pas fini. Après *La Danse du diable, Le Roman d'un acteur*, titre de spectacles inouïs où Philippe Caubère rejoue sa jeunesse, ses apprentissages, ses amours, il a mis en chantier *L'homme qui danse*, point final de cette épopée biographique. Il vient d'achever la troisième partie, composée de deux épisodes, *Ariane* et *Ferdinand*. Le spectacle créé en décembre 2004 au Théâtre du Chêne-Noir est repris cet été, dans cette même salle, du 7 au 30 juillet, au cœur du festival d'Avignon.

« *Ce qu'on te reproche, cultive-le, car c'est toi.* » Philippe Caubère aime cette formule de Cocteau et l'applique à sa façon. L'intelligentsia lui reproche d'être un acteur populaire qui remplit de vastes salles avec des spectacles dans la tradition du théâtre des tréteaux. Il n'est pas prêt de changer de style. Encore une fois, seul en scène, animé d'une énergie inépuisable, donnant l'impression d'improviser alors, que bourreau de travail, il sait son spectacle à la virgule près, il nous entraîne dans son monde, dans le sillage de sa mère, la terrible Claudine, et d'Ariane, sa mère spirituelle, les deux figures tutélaires qui ont enfanté ce comédien qui tutoie les extrêmes. En scène, il va au bout de ses forces, passe en puissance, dans l'exaltation. « *On va encore dire que je joue ma jeunesse et que je ne peux m'empêcher de mettre ma mère et Ariane Mnouchkine en scène. Mais on ne peut pas entreprendre un tel voyage sans être obsessionnel. Tout auteur est obsessionnel. Molière a écrit la même pièce. Loin de moi de me comparer à ce génie, mais je suis comédien auteur comme lui et j'y puise une fierté légitime.* »

A l'entendre, ce n'est pas une énième version de son enfance mais bien le premier jet improvisé sous le regard de Clémence Massart et de Jean-Pierre Tailhade. « *C'est mon* Jean Santeuil, *la première vision d'un pan de ma vie dont je ne suis pas guéri. Je tente d'exorciser cette jeunesse traversée par deux figures féminines qui m'ont construit, ma mère Claudine, personnage principal du premier épisode, et Ariane, l'artiste, personnage de pur théâtre, sorte de Richard III avec couronne de carnaval et grand bâton de pèlerin, mon Ariane, mon père de théâtre.* »

Il parle d'exorcisme à la façon dont on l'évoque en Afrique. « *Je tente vraiment d'exorciser les démons dans le cœur et dans le corps. Cette histoire pour moi est liée au mythe de la caverne de Platon.* » De chaque plongée dans son enfance et sa jeunesse, il ramène à la lumière des souvenirs, des contes, des personnages qui prennent forme. On le sent apaisé, n'en a-t-il pas fini avec cette jeunesse qui lui colle à la peau, un brin attristé face à la conclusion ? « *Je termine seul en scène, face à une ficelle.* » Cette image en dit long sur l'abandon, la tristesse, la solitude. Né dans l'exaltation il y a plus de vingt ans, ce projet colossal s'achève sur une note douloureuse.

Mais il ne veut plus s'appesantir sur son passé et même s'il souhaite plus que tout jouer l'Intégrale de *L'homme qui danse* au festival d'Avignon 2006, avant la reprise parisienne au Théâtre du Rond-Point, il évoque l'avenir : « *J'aimerais rejouer une pièce de Molière. Shakespeare m'effraie un peu. Ses pièces font appel à tellement de références historiques qu'elles m'échappent un peu. Mais Molière, je rêve de le retrouver.* » Molière, le patron, certes, mais Molière qu'il a incarné dans le film d'Ariane Mnouchkine. Encore une fois le passé lui colle à la peau. Les chiens ne font pas des chats, et Caubère n'est pas près de changer. On le retrouve tel qu'on l'aime, exalté, de mauvaise foi, mais vivant, un comédien d'une vaillance inaltérable, un conteur mythique.

Il revient au festival d'Avignon, côté off. A l'en croire son aventure avignonnaise n'a jamais coulé de source : « *J'ai toujours dû me bagarrer pour être programmé dans le festival. Je n'ai jamais été invité simplement. J'ai dû écrire, ruser, forcer les barrages pour être admis. Bernard Faivre d'Arcier par exemple, succédant à Crombecque, s'interrogea sur ma venue aux Carmes que Crombecque avait prévue avant son départ. Heureusement, j'avais obtenu un contrat signé. Ce papier signé a mis fin aux discussions. Mais je n'étais pas particulièrement le bienvenu. Ça ne s'arrange pas. La nouvelle direction semble faire la sourde oreille à ma proposition de présenter l'Intégrale de* L'Homme qui danse *à Avignon, l'été prochain. Je suis reparti en campagne. Je suis persuadé que ce théâtre-là doit exister à Avignon. Hélas, la branchitude a pris le pouvoir. Le* performer *belge est à la mode et on craint comme la peste l'acteur comique à l'accent marseillais. D'ailleurs, hormis Valetti qui réussit à se trouver une place, on ne présente pas de travail sur la comédie. Je fais parti de la lignée des farceurs, et j'en suis fier. Mes spectacles n'ont rien de petit-bourgeois. Je suis dans la même radicalité que ceux qui s'opposent au théâtre de digestion mais je ne me reconnais pas dans ce théâtre de mort qu'ils proposent.* »

Ariane et *Ferdinand*, deux spectacles proposés en alternance jusqu'au 30 juillet, 21 h 30, au Théâtre du Chêne-Noir. Tél. : 04.90.82.40.57.